MES GRANDS PERES, CES POILUS VENDEENS

(Campagne d'Algérie, Construction chemin de Fer du Maroc)
(Chemin des Dames, Tranchée des Baïonnettes, Bataille de Verdun, guerre 39-45 et les camps)

Auteur : Jean-Henry BOUFFARD – LÉREIN

(La Couverture, pour moi, représente une tranchée et de chaque côté coule à flot le sang Franco-Allemand

PREFACE

« Si j'avance suivez moi, si je recule tuez moi, si je meurs vengez moi »

La Rochejaquelein

Beaucoup vont penser encore un livre sur les Poilus de 14-18, oui c'est vrai mais aucun ne parle du 137ème Régiment d'Infanterie de Vendée et surtout de l'histoire de mes propres grands pères. Ce régiment composé de Vendéens était cantonné à Fontenay le Comte, capitale du Bas Poitou, il a servi pendant les deux guerres auxquelles mes grands pères ont participées. Mon grand Père André Lérein est un des rares à avoir fait les deux, mort sans les honneurs du drapeau national et sans légion d'honneur, comme d'ailleurs mon autre grand père et son frère, mais c'est la France.

Je me devais d'écrire ce livre en mémoire de ceux du 137ème R.I Vendéen, en racontant leurs histoires et celles de mes grands pères vendéens, qui ont servi dans cette grande guerre, la soit disant der des der. Mon grand père Henri Bouffard a lui servi aussi dans cette guerre et fait la campagne du Maroc, comme son frère Adrien au 108ème et comme mon arrière grand père Emile Bouffard (leur père) qui lui aussi à fait la campagne d'Algérie. Je vais narrer leurs écrits sur cette époque. Son Frère Adrien Bouffard 2ème fils d'Emile fit la guerre 14-18 au sein du 108ème d'Infanterie basé à Bergerac.

L'histoire de mes grands pères illustre bien cette détermination des Vendéens à défendre leur territoire, leur patrie.

Guerres de Vendée, Guerres des Tranchées, les Vendéens sont toujours la où il faut quand il faut, leur courage, leur hargne au combat, leur sens du devoir, tout en restant des humains font l'honneur de la Nation, sans pour autant avoir la reconnaissance d'elle.

Nous ferons un détour par le Maroc ou mon grand père Henri Bouffard a fait une campagne et nous irons suivre le sentier des guerres 14-18 et 39-45 et les camps pour mon grand père André Lérein et ses deux frères Louis et Gérard ainsi que du Frère de mon grand père Henri Bouffard, Adrien, qui lui a fait 14-18 au 108ème R.I, cité à la fin.

CHAPITRE I

A L'ATTENTION DES GUERRES

SŒUR ANNE,

SŒUR ANNE NE VOIS-TU RIEN VENIR

JE VOIS DES SOLDATS COUVERTS D'ARMES

TOUT PRÊTS À MOURIR ET À TUER

PARTOUT JE NE VOIS QUE DES LARMES,

LE MONDE SEMBLE S'Y HABITUER,

JE VOIS PLUS VIOLENT QUE LA PESTE,

LA HAINE COUVRIR L'HORIZON

LES HOMMES SE DÉCHIRENT

SE DÉTESTENT

FRONTIÈRES, MITRAILLEUSES, PRISONS

L'AMOUR QUI N'A PLUS RIEN À FAIRE

VIENT DE NOUS QUITTER À SON TOUR

SUR TERRE IL ÉTAIT SOLITAIRE

L'AMOUR À BESOIN DE L'AMOUR.

SŒUR ANNE NE VOIS-TU RIEN VENIR

JE VOIS DES ENFANTS SANS LEUR MÈRE

JE VOIS DES PARENTS SANS ENFANTS

ET DES PAYSANS SANS LEURS TERRES

JE VOIS DES TERRES SANS PAYSANS

JE VOIS DES GRANDES MAISONS VIDES

ET DE GRANDS VIDES DANS LES MAISONS

DES GENS AU VISAGE LIVIDE

QUI MARCHENT SANS CHANTER DE CHANSONS

DES HOMMES QUI ESSAIENT DE SOURIRE

DES FEMMES AU REGARD SI PEUREUX

DES VIEUX QUI NE SAVENT PLUS RIRE

DES JEUNES QUI SONT DÉJÀ VIEUX

SŒUR ANNE NE VOIS-TU RIEN LÀ-HAUT ?

JE VOIS UNE GRANDE LUMIÈRE

QUI SEMBLE VENIR DE TRÈS LOIN

JE VOIS UN ENFANT ET SA MÈRE

MON DIEU QU'ILS SONT LOIN

QU'ILS SONT LOIN.

VOICI QU'ILS SONT PRÈS DE LA TERRE

L'ENFANT A GRANDI

JE LE VOIS

ET IL VIENT PARTAGER NOS MISÈRES

DÉJÀ IL APPORTE SA CROIX

BIENTÔT SA DIVINE COLÈRE CHASSERA

LES DÉMONS POUR TOUJOURS

BIENTÔT REVIENDRONT SUR LA TERRE

LA VIE A PITIÉ

ET L'AMOUR SŒUR ANNE, QUAND VA-T'IL REVENIR ??

Auteur, mon Grand-père, Henri BOUFFARD

CHAPITRE II

HENRI BOUFFARD 2ème SAPEUR GUERRE DE 14-18

5ème RÉGIMENT DU GÉNIE

CROIX DE GUERRE 14-18 AVEC CITATION

Mon Grand Père Henri Bouffard

Ecole des chemins de Fer du 5ème Régiment du Génie

« La Foudroyante »

Henri Bouffard, mon grand-père, natif de Niort chemin de la Perche (de nos jours rue de la Perche), engagé volontaire pour trois ans , le 24 avril 1914, à Parthenay matricule n°22 au 5ème régiment du génie, et finit comme 2ème sapeur à sa libération. Opérations militaires dans le Maroc occidental en guerre du 05 août 1912 au 30 novembre 1912. Guerre Franco-Allemande du 03 août 1914 au 16 mai 1919. A son retour, il fut rappelé au service du réseau de l'Etat le 17 janvier 1920. Il a été nommé Sous-chef de gare à Niort et ensuite Chef de gare à Bressuire dans les Deux-Sèvres où il eu mon père en 1923 du mariage avec Eugénie Bodin native de Trémentines dans le Maine et Loire. Il percevait une retraite des chemins de fer de l'Etat.

Son père était Emile Bouffard cité dans ce manuscrit.

Dans la réserve territoriale de l'armée active le 1er octobre 1924.

Ville de TOUL, plaque commémorative.

Historique du 5ème régiment du génie

L'histoire et l'application des chemins de fer militaire en France. L'intérêt militaire de la voie ferrée est avant tout stratégique et logistique. Ceci explique l'existence d'accords de coopération entre l'Armée et les Compagnies qui géraient les réseaux.

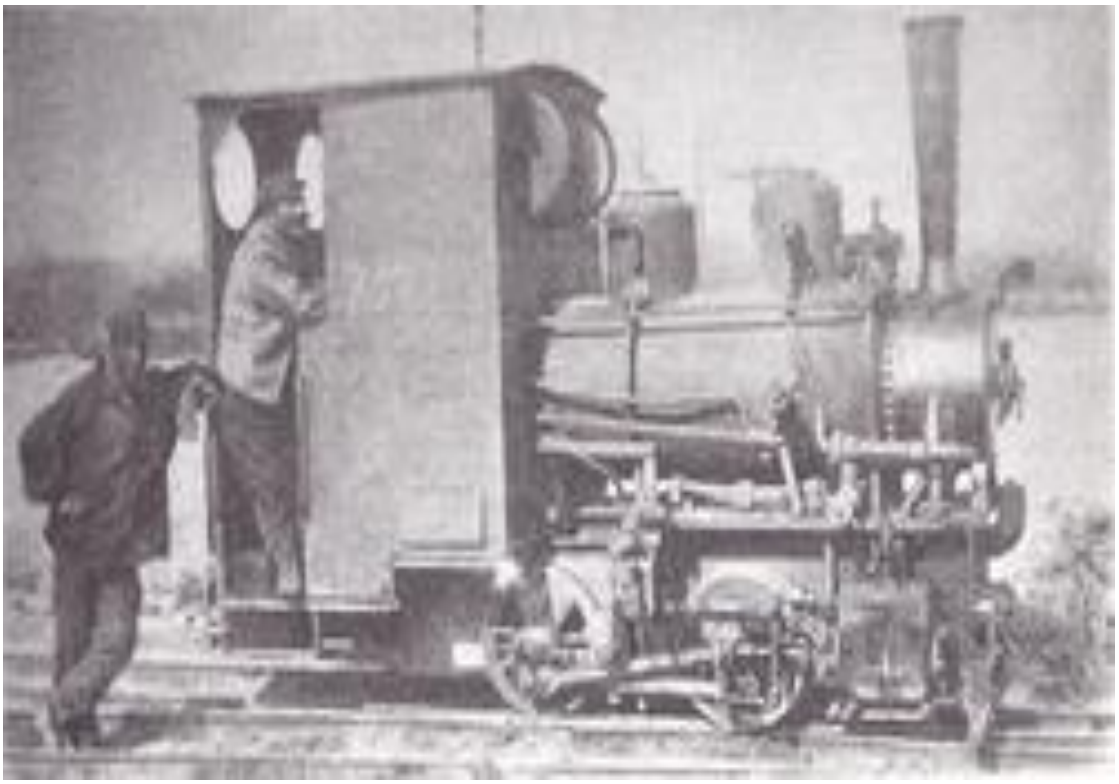
En France l'organisation des transports ferroviaires en temps de guerre était sous la responsabilité conjointe du Ministère des transports et du Ministère de la guerre qui mettait également ses moyens, dont le 5ème régiment du génie, à la disposition du Ministère des Transports. Ces dispositions mise ne place sous le second empire tendait à unifier les conditions de transports. En mai 1887, l'exploitation de la ligne Chartres-Orléans est confiée à un détachement permanent de sapeurs des chemins de fer pour parfaire l'instruction des cadres et sapeurs en matière d'exploitation de ligne et de traction.

Après sa création en 1889, le 5ème régiment du génie hérite de l'exploitation de la ligne Chartres-Orléans. La Compagnie du Chemin de Fer de Paris à Orléans conserve la gestion des gares de Chartres, Orléans et Voves. Seules la gare de Patay et cinq autres stations sont mises à la disposition des militaires, ce qui doit permettre aux cadres subalternes de pratiquer un service complet. Tout y était militaire, du guichetier au chef de gare, du chauffeur de locomotive aux agents d'exploitation.

Deux raisons justifient la mesure : la nécessité pour les personnels du 5ème R.G (Régiment du Génie) de pouvoir rouler en Métropole et l'intérêt des sociétés privées chargées de la mise en œuvre d'un réseau ferré, de pouvoir disposer de personnel qualifié dans les colonies Françaises. Deux postes de bifurcations offrent la possibilité de former des aiguilleurs. Un trafic de 10 trains permet la formation d'un nombre suffisant d'agents : les militaires prennent en charge le mouvement des trains, le service à « grande vitesse » (vu les locos, on peut en rire de nos jours) et éventuellement celui de la conduite sous réserve d'avoir suivi un stage au dépôt de Chartres.

Par la suite entre les deux guerres, les dispositions de coopération sont étendues à la ligne Toul-Belfort en France exploitée par le 15ème R.G et à la ligne Dakar-Bamako en Afrique Occidentale Française (A.O.F). Dans les colonies Françaises, les voies étaient construites et exploitées par des personnels issus de tous les régiments de métropole.

En 1911, la France entreprend au Maroc la construction d'un réseau de chemin de fer à voie de 60. Les Allemands avaient eux-mêmes commencé les travaux à partir de 1907. Les accords de Tanger, signés en 1911 après le coup d'Agadir stipule que les Français ne doivent pas entrer en concurrence avec les Allemands entre autres sur la voie ferrée et ne rien réaliser en la matière au gabarit supérieur. C'est ainsi que pour la première guerre du Rif, une section technique (mon grand père était du lot) est expédiée au Maroc. Elle va réaliser les travaux, mais faute de matériel de traction, les wagons seront hippomobiles. Les travaux sont achevés en 1921 après avoir eu en exploitation environ 2.000 Kms de voie, principalement fournie par Decauville.



La Decauville

L'emploi de la voie de 60 n'est envisagée que dans une guerre de siège, soit pour l'attaque, soit pour la défense, et, malgré plusieurs expériences dont les conclusions sont restées peu probantes, elle ne semple pas devoir servir au cours d'une guerre de campagne ou de mouvement.

<u>Première Guerre Mondiale.</u>

Pendant la première guerre mondiale, le Général Joffre, ancien du 5ème Génie, a su exploiter les potentialités offertes par la voie ferrée, tant au niveau stratégique, qu'au niveau logistique.
Le 5ème R.G est exclusivement orienté vers la voie normale. Ses missions sont doubles : « mise en valeur » des Colonies Françaises d'une part, et transport logistique sur les arrières, action de freinage en 1er échelon et maintien d'itinéraire en 2ème échelon d'autre part. Cette spécificité explique entre autres l'appartenance du 5ème R.G à la réserve Ministérielle aux premiers jours de la Première Guerre Mondiale.

Ecole du Chemin de Fer du 5ème Régiment du Génie

« La Foudroyante »

Par la suite, le tonnage de la logistique a totalement saturé les capacités du Commandement de la logistique et il ne rentrait pas dans les missions du 5ème R.G d'exploiter le fret. La 3ème Direction a donc pris en charge sa propre logistique. La 4ème Direction, elle, a continué de se focaliser sur sa mission première : l'ouverture, le rétablissement et le maintien d'itinéraire logistique.

Au 5ème R.G échoit l'infrastructure jusqu'à la rupture de charge, structures incluses tandis que les régiments d'artillerie s'occupent du reste. Si le 5ème R.G a réalisé la majeure partie des 7.500 Kms de voie ferrée construite pendant le conflit, il n'est pas rare de voir les compagnies de combat du Génie Militaire construire ou entretenir de la voie étroite en travaux annexes sans jamais les exploiter.

Locotracteur de marque Schneider type L.G,
employé pour la traction des trains sur la voie de 0.60m

Au début de la guerre, et conformément au plan de mobilisation, on mit en route :

16 compagnies actives munies de parcs sur rails

16 compagnies de réserves numérotées de 17 à 32, dont 12 munies de parcs sur rails et 4 de parcs sur routes.

4 compagnies territoriales numérotées de 1T à 4T.

Par contre, deux des compagnies actives, la 6ème et la 10ème furent détachées à l'Armée d'Orient en octobre et décembre.

Le rôle qui a été dévolu pendant la guerre de 1914 à 1918 aux unités du 5ème régiment du Génie peut se résumer ainsi :

Mission d'avant-garde et d'arrière garde.

Construction de lignes nouvelles (lignes stratégiques), déviations, voies d'A.LG.P et de raccordement militaire, création, amélioration, agrandissement de gares.

Construction d'embranchements particuliers pour les divers services :

Artillerie, Génie, Intendance, « Aviation », service de santé, service des routes.

Réparation d'ouvrage d'Art détruits et construction d'ouvrages d'Art neufs.

Exploitation et entretien de lignes préexistantes ou de lignes nouvelles.

A ce rôle de la guerre s'est ajouté, dès l'armistice, le travail considérable de remise en état des voies ferrées dans les régions libérées, où l'ennemi les avait, avant sa retraite, presque complètement détruite.

<u>1914</u> :

Au mois d'Août, les sapeurs de chemin de fer partent avec l'espoir qu'ils vont remplir la mission d'avant-garde et de dépenser sans compter pour que le rail puisse livrer chaque jour, le plus près possible des combattants, tout ce qui leur est nécessaire.

Cet espoir est de courte durée, et bientôt après une courte et brillante offensive en Alsace, après une éphémère pénétration en Belgique, l'invasion Allemande nous impose la plus pénible des missions, celle de l'arrière garde.

Les unités du 5ème Génie se voient forcées, du 22 août au 4 septembre, d'accumuler les destructions de gares et d'ouvrages d'art pour troubler les ravitaillements de l'ennemi et retarder sa marche.

Mais dès le 12 septembre, la ténacité de nos armées a brisé, sur la Marne, l'effort Allemand. L'ennemi bat en retraite et nos troupes le suivent pas à pas ; le rôle d'avant-garde est de nouveau rempli pendant quelques jours par plusieurs unités.

En Octobre 1914, le front se stabilise. Les besoins des Armées commencent à augmenter. Il faut, de toute urgence, rétablir les nombreux ouvrages d'art que nous avions été contraints de détruire, réparation d'abord provisoire et rapide. Puis la guerre menaçant d'être longue, les réparations définitives sont entreprises.

1915

Le front est à peu près immobile ; de plus en plus la campagne prend l'aspect d'une guerre d'usure. Le ravitaillement en vivres et en munitions, d'énormes masses d'hommes, de chevaux et de canons, la quantité de matériaux exigés par la guerre de siège, nécessitent le transport de l'intérieur au front, d'un tonnage de plus en plus considérable. Nos lignes, nos gares ,e sont pas organisées pour un trafic aussi important. La création de raccordement directs, l'amélioration et l'agrandissement des gares s'imposent et son entreprises avec activité. La consommation en munition sans cesse croissante nécessite la création, sur des emplacements assez rapprochés du front, de grands entrepôts. L'A.L.V.F (Artillerie lourde sur voie ferrée) se développe et commence à exiger la construction de ses lignes ou embranchements spéciaux ; enfin la situation stratégique nécessite pour l'offensive de Champagne (fin septembre 1915) un grand nombre de travaux et notamment la construction d'une ligne nouvelle, dite ligne 4bis, doublant en arrière la ligne 4 entre Saint Hilaire au Temple et Sainte-Menehould.

Au dos de cette carte envoyée par mon grand père Henri Bouffard à ses parents à Saint-Laurs du front, a écrit ce qui suit :
<u>Le 22 juin 1915 à La Beuvrière</u> **: Rien de nouveau, sommes en bonne santé tout va bien, bon baisers et doux souvenirs amitiés à tous.**

Les travaux de doublement et de création de nouvelles lignes de chemin de fer au Nord et au Sud de la Somme, entrepris dès 1915 mais surtout en 1917 et 1918, avaient pour but d'augmenter les capacités de transport, notamment dans l'hypothèse d'une neutralisation du nœud de voies ferrées rayonnant autour d'Amiens. Ce nœud est particulièrement vital pour le ravitaillement et la logistique des Armées Britanniques de Picardie et dans le Nord de la France.

Au dos de cette lettre envoyée par mon grand père Henri Bouffard à ses parents à Saint-Laurs a écrit ce qui suit :.

<u>Béthune le 14 mai 1915</u> **:**

Mes chers parents deux mots seulement car hier je vous ai écris longuement et depuis les nouvelles qu'il y a sont rares. Voici quelques jours que je n'ai eu aucune nouvelle cela provient certainement des mouvements de troupes qui se fait continuellement, la plupart des trains de voyageurs sont arrêtés. Vous avez certainement vu sur les journaux que les nouvelles étaient très bonnes, nous continuons par progresser, mais les blessés ce qu'il en passe. Pour le moment nous ne faisons absolument rien les travaux que nous avons commencé sont terminés et maintenant nous attendons pour avancer. Aussi nous sommes en parfaite santé et en espérant que en êtes ainsi. Votre fils qui vous embrasse bien fort.

<u>1916</u>

Notre offensive de Champagne (septembre-octobre 1915), n'a pas donné le résultat espéré : la rupture du front ennemi. Les besoins des armées s'accroissent sans cesse, ainsi que l'importance des transports nécessaires pour les satisfaire. Le débit de nos lignes, la capacité de nos gares sont encore insuffisants.

Aussi l'année 1916 sera-t-elle l'époque des doublements de ligne, des agrandissements de gares et créations de gares nouvelles. De plus, cette année va voir chacun des deux partis développer un effort d'offensive considérable. : Verdun, du côté Allemand, et la Somme, du côté des alliés. Et dans ces deux batailles les plus formidables qui se soient livrées jusqu'alors, les unités du 5ème génie ne resteront pas inactives. Elles pousseront leurs travaux et leur exploitation sur le champ de bataille même, et grâce à elles vivres, munitions, matériaux du génie afflueront jusqu'à proximité immédiate de la ligne de feu, les blessés seront évacués dans un délai minimum, tandis que les pièces lourdes d'A.L.V.F, utilisant un réseau de plus en plus complet pourront prendre, à la bataille, une part dans cesse croissante.

1917

La mauvaise saison est survenue avant que notre action offensive sur la Somme ait pu nous donner la victoire. L'ennemi a pu étayer son front et se maintenir sur notre territoire : un nouvel effort est nécessaire. Dans la partie du front choisie pour cette nouvelle offensive vont se multiplier, les travaux de voies ferrées : lignes nouvelles, créations ou extensions de gares, créations de voies particulières pour les divers services, de chantiers de ravitaillements, construction d'un réseau spécial pour l'A.L.V.F.

En Mars 1917 , le Commandement ennemi est inquiet de la puissance sans cesse croissante de nos moyens, il sait que l'offensive de la Somme a été près de réussir ; il sent que celle qui la suivra sera formidable et il cherche à se constituer des réserves pour y parer.

Pour raccourcir son front, il évacue une partie importante du territoire qu'il occupait dans la région de Noyon, Lassigny, Ham, Guiscard, Chaulnes, Péronne, Bapaume ; et, dans cette zone il crée un véritable désert, y accumulant en particulier des destructions de voies de communications aussi complètes que possible. C'est l'occasion pour les unités du 5ème Génie qui opèrent dans la région d'un redoublement d'activité.

Elles reprennent leur rôle d'avant-garde, rivalisant d'ardeur pour le rétablissement des voies et des ouvrages d'art ; et leur dévouement, leur tenacité viennent à bout de difficultés qui paraissent insurmontables.

Dès la fin de 1916, est apparue la cause de l'échec de l'offensive de la Somme. La localisation de la partie du front où apparaissaient les préparatifs a renseigné l'ennemi sur le secteur où allait se produire l'offensive. Il importait donc, en vue des offensives ultérieures, d'équiper à l'avance tout notre front ; en particulier la construction de voies ferrées normales étant le plus long de tous les travaux préparatoires, devait être commencé le plus tôt possible. L'année 1917 voit l'élaboration et le commencement de l'exécution d'un vaste programme d'équipement du front en vue, soit de l'offensive, soit de la défensive. Des lignes nouvelles sont également construites en vue de l'offensive des Flandres de juillet à août.

<u>1918</u>

Jusqu'à l'armistice – Au commencement de l'année 1918, se poursuivent les travaux d'équipement général du front entrepris précédemment.

Partout se construisent les raccordements, les embranchements spéciaux pour l'artillerie, le Génie, les H.O.E, le service routier, l'aviation. Et ce travail immense se poursuit avec autant plus d'activité, qu'on prévoit un effort offensif intense de la part des Allemands, qui disposent maintenant en raison de l'effondrement du front Russe, de réserves considérables.

Le Diplodocus du 5ème Régiment du Génie

L'offensive prévue se produit à la fin du mois de mars. L'Armée Anglaise établie à l'est et nord-est d'Amiens, dans la région de Bapaume, Saint-Quentin, Chauny, cède sous la violence du choc. Une brèche est ouverte dans notre front, et c'est à force de sacrifices et de vaillance que l'avance ennemie est contenue vers Villers-Bretonneux, à 12 kilomètres à l'est d'Amiens. Mais l'ennemi s'est rapproché assez près de ce nœud important de communication pour pouvoir y interdire par le canon tout trafic sérieux.

La gare et la voie, journellement endommagées par le bombardement, ne permettent plus qu'un trafic insignifiant. C'est le transport des charbons de nos mines du Nord qui va être arrêté, c'est l'interruption de la principale voie de nos importations d'Angleterre qui est imminente. Ce danger capital put être conjuré grâce à la construction d'une ligne nouvelle de 90 kilomètres (ligne Feuquières-Ponthoile) et au doublement d'un certain nombre de nos lignes de Normandie.

D'autres lignes à but défensif furent, en outre, construites, et d'importantes améliorations sont apportées sur des lignes du P.L.M, du P.O et de l'Etat afin de permettre leur utilisation intensive par les transports militaires Français ou Américains.

A la fin de mai et dans le courant de juin se produit l'avance Allemande depuis le Chemin des Dames jusqu'à Château-Thierry. Cet avance gêna beaucoup nos transports car elle interceptait la ligne Paris-Avricourt, artère vitale du réseau de l'Est. Mais celle-ci put être suppléée par la ligne de Verneuil-l'Etang, Sézanne, Vitry le François et la ligne Paris-Troyes-Chaumont-Neufchâteau, et on ne fut pas obligé, à la suite de cette avance, d'entreprendre une ligne nouvelle de long parcours. On se borna à multiplier les embranchements pour stockage de vivres ou munitions.

A partir du 18 juillet, l'ennemi épuisé par ses efforts, à bout de réserves, ne peut plus obtenir aucun succès. Les alliés prennent l'offensive qu'ils n'abandonneront plus jusqu'à l'Armistice. Nos succès sont d'abord lents, mais peu à peu la résistance de l'ennemi faiblit et nos progrès s'accentuent ; de longs parcours de voies, des gares nombreuses sont réoccupées.

Il importe au plus haut point que nos Armées reçoivent rapidement les renforts, vivres, munitions qui leur permettront de poursuivre leur avance et de talonner sans relâche l'ennemi dans sa retraite. C'est la mission si désirée d'avant-garde qui incombe aux unités du 5ème régiment du génie ; elles la remplissent avec leur ardeur et leur dévouement accoutumés et obtiennent des résultats très satisfaisants, en égard aux difficultés que leur tâche présentait.

<u>Remise en état des voies ferrées après l'Armistice</u>.

L'ennemi se sentant près d'un désastre a demandé et obtenu l'Armistice. La Victoire enfin couronné les efforts des Alliés. Les combattants vont avoir la joie d'entrer en Alsace-Lorraine, ils vont goûter un repos et recevoir une récompense bien méritée. Mais l'ennemi dans sa retraite a multiplié les destructions. Les voies de communications, dans toute la zone des derniers combats sont détruites de fond en comble et leur réparation va demander une somme considérable de travail. Les régions libérées du joug de l'ennemi, manquant de vivres et d'abris, sont isolées, attendant impatiemment d'être desservies par le rail.

Aussi la cessation des hostilités est-elle pour les unités du 5ème régiment du génie l'occasion d'un redoublement d'efforts. Surtout dans la région de l'ancien front, sur le théâtre des dernières batailles on rétablit les plates-formes, on pose les rails, on reconstruit ponts et viaducs, ou on construit des déviations pour les contourner. Et c'est certainement cette dernière période qui a exigé des sapeurs de chemins de fer la plus grande sommes d'efforts, le labeur, le plus acharné, alors que leurs effectifs ainsi que ceux des travailleurs auxiliaires mis à leur disposition, baissaient constamment par suite de la démobilisation.

Résumé des travaux effectués au cours de la guerre par le 5ème régiment du génie :

Le 5ème régiment du génie a construit ou reconstruit au cours de la guerre sur le territoire Français, avec l'aide des travailleurs auxiliaires fournis par les Armées :

7.000 kilomètres de voie comportant l'emploi de 22.500 appareils de voie et la construction de très nombreux ouvrages d'art tels que Estacade en charpente, aqueducs, ponts en maçonneries ou en bêton, ponts métalliques, etc….

Les terrassements se sont élevés à 28.000.000 de mètres cubes.

Le cube du ballast mis en œuvre s'élève à 15.500.000 mètres cubes.

Le 5ème régiment du génie a participé à la composition de l'armée d'Orient que mon grand père n'a pas fait. Ses actions ne seront donc pas relatées dans ce livre.

CHAPITRE III

ANDRÉ LÉREIN FANTASSIN GUERRE 14-18

CROIX DE GUERRE AVEC DEUX CITATIONS

(Sans légion d'honneur, bien entendu

Reconnu comme Héros de cette guerre)

Mon grand père avant son départ pour le C.H.U de Nantes

Il me dit « Jean-Henry je ne reviendrais pas » et il n'est pas revenu.

Mon Grand Père André Lérein né à Nalliers en Vendée, fut un des héros de cette grande guerre, gazé, mutilé, grand blessé de guerre. Cette famille Lérein issue de La Flocellière village martyre du bocage vendéen pendant les guerres de Vendée. Famille massacrée et fusillée avec M. De Charrette à Nantes. La Famille Lérein, comme la Famille Bouffard ont donné de leur sang pour la Patrie, mais malheureusement elles n'ont eu droit à rien en retour même pas la reconnaissance de la Nation. Mon Grand Père André Lérein fut enterré à Cholet sans l'Honneur au Drapeau, sans Légion d'Honneur, sans rien, mais c'est la France dans toute sa splendeur.

Les frères Lérein et la sœur en partant de gauche manque André :
Edouard, Robert, Fernand, Marie, Gérard, Louis dans le coin.
Photo prise à Cholet maison de mes grands parents.

VERS 1925

LES RESCAPÉS DU 137ème R.I VENDÉEN DEVANT
LE MONUMENT ÉDIFIÉ EN L'HONNEUR
DE LEURS CAMARADES MORTS PENDANT CETTE GUERRE
MONUMENT DE ?????? PAS IDENTIFIÉ

MON GRAND PÈRE ANDRÉ LÉREIN SE TROUVE ÊTRE
AU 2ème RANG ET 4ème EN PARTANT DE LA DROITE, LA PETITE TACHE BLANCHE

LA BICOQUE, CHAMBRE ET BUREAU DE GEORGES CLÉMENCEAU
SAINT VINCENT SUR JARD (VENDÉE)

HISTORIQUE DU 137ÈME RI DANS LA GRANDE GUERRE

1914

De recrutement massivement Vendéen, le 137ème RI est en garnison à Fontenay le Comte (Vendée) quand sonne le tocsin de la mobilisation générale.

Commandé par le Colonel De Marolles, il fait partie de la 42ème Brigade, 21ème DI et du XIème Corps, composante de la 9ème Armée du Général Foch.

Engagé dès le 8 août dans les Ardennes, il occupe Maissin (Belgique) le 22 août.

Suivant le mouvement général de l'armée, en passant par Bazeilles il se fixe sur la rive droite de la Meuse.

Le matin du 27 août, dans la région de Sedan, à Chaumont, au cours d'une contre offensive, près de la ferme de Saint-Quentin, le sous-lieutenant Conte fait la capture du lieutenant-colonel *Von Falkenstein* commandant le *28ème RI*. Quelques heures plus tard, les soldats Broussard et Turcaud s'emparent du drapeau du *68ème RI* .Mais dans les premières offensives de cette glorieuse journée, leur chef de corps le colonel Jules De Marolles, est tué à la tête de ses soldats.

Ainsi, dès le début de la guerre, le 137ème se trouve à la fois récompensé par les honneurs : la Légion d'Honneur lui est attribuée ; il est aussi affligé par la perte de son chef et de nombreux officiers et soldats.

Pendant la Bataille de la Marne le XIème Corps est au nord de la Fère Champenoise le 137ème est en position autour de Normée, à l'est des Marais de Saint Gond. Au cours des différents engagements, l'ensemble de la 21ème Division aura 7000 hommes mis hors de combat. (6au15/09).Parmi les blessés, son nouveau chef le Commandant Laffont de Ladebat.

Dans la « course à la mer » le XIème Corps passe sous les ordres du général De Castelnau. Dès son arrivée à Albert (Bataille de la Somme) le régiment doit se porter au nord sur La Boisselle où dans des assauts infructueux et meurtriers le Lieutenant-colonel Magnan leur nouveau chef de corps est lui aussi blessé. (30/09/14).Le Lieutenant-colonel Bonne prend le commandement.

Comme sur l'ensemble du front, figé pour une période interminable, le 137ème s'installe dans un paysage de tranchées dont les disputes répétées seront l'occasion de rappeler la devise que le régiment a méritée pendant la guerre de 1870 « Tenace dans la défense - Redoutable dans l'attaque ».

1915

Au printemps 1915, alors que l'unité occupe en alternance avec le 93ème le secteur d'Hébuterne au sud d'Arras, le régiment participe à la reprise de la ferme de Touvent et gagne sa première citation.

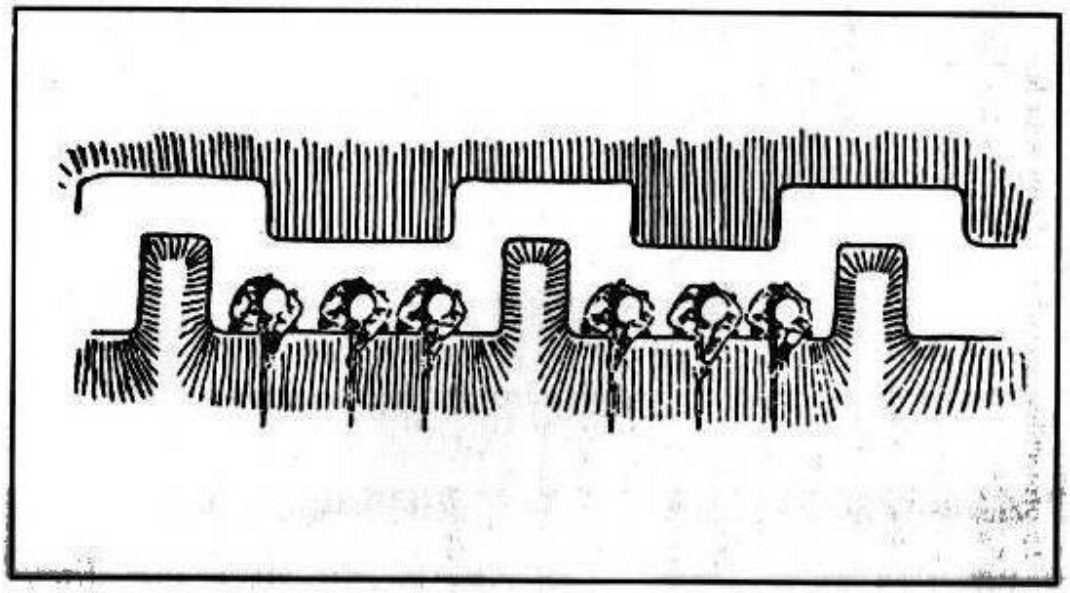
A la mi-juillet l'ensemble du XIème Corps est relevé par l'armée britannique, 151ème ,152ème et 154ème Brigades des Highlands Divisions. Le régiment est placé au repos dans la région de Breteuil au sud d'Amiens ; cela fait douze mois qu'il combat.

Le 3 août, au cours d'une revue, le Général Baumgarten Commandant le XIème Corps épingle la Légion d'Honneur sur le glorieux drapeau du régiment.

A la mi-août, c'est le départ pour la Champagne où le régiment participe dès son arrivée aux travaux de nouveaux ouvrages préparant la rupture du front imaginée par Joffre en son QG de Chantilly. Le nouveau casque « Adrian » est distribué aux combattants début septembre.

Le 26 septembre jour de l'assaut, le régiment est chargé de la prise des crêtes à l'est de la Bute de Tahure au nord de Swippes le front ne sera enfoncé que de quelques centaines de mètres au pris de lourdes pertes dont celle du nouveau chef de corps le Colonel Bonne. Ce « grignotage » permet néanmoins au régiment de faire un butin considérable en armes, munitions et prisonniers.

Après quatorze jours de combats, de changement de positions, d'ouverture de tranchées, de franchissements de réseaux, de nuits sans sommeil et de jours sans ravitaillement l'unité est relevée par le 93ème et mis au repos pour une courte semaine (9/10/15).Retour en ligne du 17 au 28 octobre pour la défense de la zone de Tahure. Son nouveau commandant, le cinquième, est le Lieutenant Colonel Gauthier.



C'est au sud de Chalons sur Marne que le régiment se repose de nouveau avant de remonter en ligne début décembre, où il essuie des bombardements importants et repousse les assauts limités de l'ennemi.

1916

A partir de janvier 1916, un calme précaire s'installe sur le front, mais c'est un paysage lunaire que les soldats vont définitivement quitter en mai pour le secteur de Verdun où les renforts sont engloutis sans cesse.

Du 8 au 14 juin le 137ème voit ses trois bataillons engagés autour de Thiaumont, au nord de Verdun.
C'est le dimanche 11 juin, jour de la Pentecôte, qu'une soixantaine d'hommes du 137/3 sont ensevelis vivants, par un tir de gros calibre, dans leur tranchée. Des tonnes de terre les ont submergés, l'arme à la main, au fond de leur abris : L ' épisode glorieux de La tranchée des baïonnettes restera le symbole du sacrifice du poilu vendéen.

A peine 160 hommes regagnent la citadelle de Verdun où l'unité va être peu à peu reconstituée avec la classe 16 (grossie d'un contingent de Martiniquais) qui commence à arriver dans les régiments en ligne.

Après avoir occupé plusieurs secteurs (La Lauffée, Chatillon-sous-les cotes, Watronville) à l'est de Verdun en alternant alerte et repos le 137ème est affecté à la défense de la Citadelle puis au secteur de Douaumont (30/11/16).

Pour l'attaque du 15 décembre préconisée par le général Guillaumat, Commandant l'armée de Verdun, le régiment est mis à la disposition de la 37ème DI (Général Garnier-Duplessis). Il monte à l'assaut dans le secteur de la ferme Thiaumont et du Ravin de la Dame, le 17 il atteint les Bois de Chaume et des Caurières, le 19 il est relevé alors que les troupes occupent la Crête de Bezonvaux. L'ennemi abandonne tout espoir de prendre Verdun symbole de la résistance et de la ténacité de nos armées. Sans doute l'entrée dans un nouvel hiver offre-t-elle aux troupes un répit pour se reconstituer : La classe 17 arrive …déjà !

1917

Avec le 93ème, le 137ème occupe en alternance la Côte du Poivre où de simples reconnaissances entraînant la capture de prisonniers allemands ne suffisent pas à réchauffer
les cœurs et le pinard qui n'est qu'un bloc de glace que l'on coupe au couteau (février 1917).
Entre la mi-février et la mi-mars 1917, le régiment est mis en instruction au camp de Mailly puis la 21ème Division réintègre la 6ème Armée au sud de Soissons où il est transporté vers le Chemins des Dames.

Le 31 mars, le 137ème attaque à l'Eperon du Plateau d'Antioche. Continuant sa progression, grâce à un appui d'artillerie bien réglé, il enlève le Plateau le 1er avril et investi le village de Vauxaillon. Relevé le 6 avril par le 7ème Colonial il se prépare pour l'attaque d'envergure prévue pour le 16 avril par le Général Nivelle.

Placé en réserve derrière l'assaut des 6ème et 20ème Corps, le régiment vendéen relève le 12ème Colonial dans la sucrerie de Troyon, puis il remplace le 93ème près de Cerny-en-Laonnois (16-18 avril).

Le 137ème RI s'empare du Plateau de la Bovelle au prix de lourdes pertes : 19 officiers, 43 sous-officiers et 536 caporaux et soldats (5 mai).

La rupture du front n'aura pas lieu, seule s'est imposée la volonté de la France :
Repousser l'ennemi.

S'ensuit une période de récupération, de repos et de recomplèment pour le régiment qui revient début juin au nord de Paris à Gonesse. Le drapeau du 137ème RI reçoit la Croix de Guerre des mains du Général De Maud'hui Commandant le 11ème Corps. A la mi-juin, le régiment stationne dans la région de Compiègne. Fin juin il alterne la relève avec le 64ème devant Saint Quentin.

Fin août, le 137ème quitte Saint Quentin pour Chauny où il relève le 1er Corps de Cavalerie dans la Basse forêt de Coucy. Il est ensuite transféré par camions à Wassigny au sud est de Soissons où il cantonne dans des « creutes » très inconfortables.

Le 10 octobre le 137ème relève 3 bataillons de chasseurs de la 66ème Division de Chasseurs. Pour l'attaque du Chemin des Dames, la préparation d'artillerie est commencée le 17, le 23 octobre l'assaut est donné. Le régiment appuie l'offensive de la 66ème DC qui reprend la ferme de La Malmaison. Les trois bataillons du régiment seront cités à l'ordre de cette Division. Après la reconquête de cette partie du front l'unité va être maintenue sur ce secteur pendant tout l'hiver.

1918

Au début de février les 101ème et 102ème Régiments US viennent effectuer un stage où ils se familiarisent avec la tenue des différents secteurs de guerre. La plus grande camaraderie s'établit entre les Français et leurs homologues Américains.

Repoussant régulièrement des coups de mains de l'ennemi, effectuant de nombreuses patrouilles et des reconnaissances osées, le 137ème ne peut que constater, comme l'Etat Major, l'inertie du front sur le Chemin des Dames alors que les Allemands mène une offensive importante sur le front de la Somme. Calme trompeur ! L'offensive ennemie du 27 mai surprend donc nos troupes dans une situation de faiblesse que l'Etat Major n'avait pas décelée. Surgissant des crêtes où ils s'étaient rassemblés avant une formidable préparation d'artillerie, l'ennemi dévale les pentes du Chemin des Dames et submerge les unités qui y avaient été laissées en trop faible nombre.

Le 137ème RI, qui est disposé sur un front de trois kilomètres, est décimé malgré les prodiges de défense, les actes d'héroïsme collectifs ou individuels. A 16 heures ce jour, l'ordre de repli parvient aux derniers hommes de l'unité. Le 1er juin la nouvelle parvient que l'ennemi a enfin été arrêté. Les gars du 137ème se comptent : Ils ne sont plus que 200 ! Cette nouvelle déferlante a emporté 49 officiers et 1750 hommes.

Retiré de la ligne de feu, ce qui reste du régiment est évacué au sud de Meaux. Il est peu à peu reconstitué avec, entre autres, l'apport d'un bataillon complet du 214ème RI (juin 18). Jusqu'en septembre, le régiment occupe dans les Vosges plusieurs secteurs : La Tête des Faux – Le Linge - Raon. Grâce à l'aide de nos alliers l'offensive allemande a été arrêtée.

Mieux, l'ennemi recule !

Acheminé début septembre en Champagne, dans les abords de Vitry le François, le régiment vendéen gagne par étapes la région de Souain pour participer au grand assaut final destiné à bouter l'ennemi hors de nos frontières.

Le 26 septembre, sur 60 Km, d'Auberive à la Meuse, s'élancent la 4ème Armée et la 1ère Armée US. Notre régiment franchit la Suippe, puis l'Ain (27/09). Du 1er au 4 octobre, notre régiment contribue par sa ténacité à la prise de la crête de Notre Dame des Champs aidé par un groupe de chars du 328ème. Son effectif a encore souffert de l'affrontement : 8 officiers, 50 sous-officiers et 650 hommes sont hors de combat. Le Lieutenant-colonel Gauthier tombé malade est relevé par le Lieutenant-colonel Bonnefoy.

Mis au repos avec la 21ème DI, le 137ème occupe de nouveau la région de Souain, pendant ce temps l'ennemi recule jusqu'à l'Aisne.

Dès le 14 octobre le régiment remonte en ligne, il relève le 142ème dans le secteur de Perthes devant Rethel. Le 4 novembre, après installation de passerelles par le génie, l'Aisne est franchie. L'ennemi ne semble plus résister dans sa misérable retraite vers la Meuse. Les villages libérés acclament nos soldats : Saulce-Montclin , Faissault, Neuvisy, Raillicourt, Hocmont, Mézières et Touligny où il est au repos le 10 novembre.

Le 11 Novembre à 6h30, une communication téléphonique annonce au régiment la signature de l'Armistice.

Le 137ème Régiment d'Infanterie aura perdu durant le conflit :

2 Colonels - 6 Chefs de Bataillon - 77 officiers

2587 Caporaux et soldats - 630 disparus

3302 « Morts pour France »

Mon grand père André Lérein fut très gravement blessé à la côte 304 de la tranchée des baïonnettes, il fut aussi victime de l'épérite. Laissé pour mort sur le terrain il fut sauvé par son camarade Raymond Dutripon originaire de Champagne et le fils de ce dernier a été assassiné par les « S.S » en 1944 à Gaye en Champagne.

LES TÉMOINS : articles de presse novembre et décembre 1964

Ouest-France (probablement novembre 1964)

Quand l'histoire et la légende se confondent

Mais comment expliquer la mise hors de combat des deux sections de ce douloureux 137e RI ? Un obus – fût-il toxique – n'aurait jamais réussi ce diabolique tour de force. Le colonel Marchal a retrouvé la tranchée de longs mois après le 12 juin 1916. « une trentaine de baïonnettes émergeaient du sol. Il est probable que les Allemands se sont contentés de rejeter la terre sur les nombreux cadavres qui remplissaient la tranchée et qu'ils n'ont pas touché aux fusils restés appuyés contre la paroi » La Tranchée des fusils

L'homme du célèbre : « debout les morts », Jacques Péricard, a manifesté sa sincère honnêteté : « En janvier 1919 (près de trois ans après) Collet qui avait commandé le 137e fit faire des démarches aux lieux où s'était battu le régiment. On découvrit une ligne de fusils qui jalonnaient l'ancienne tranchée et émergeaient de l'herbe drue; les fouilles permirent de reconnaître que les fusils appartenaient bien à des hommes du 137e »

Une prise d'arme rendit les honneurs aux vaillants du 137e et on éleva un petit monument de bois à leur mémoire. Les pèlerins de Verdun savent aujourd'hui que l'humble tertre de 1919 a cédé la place à l'étrange mémorial de ciment élevé depuis par la ferveur généreuse d'un Américain, M. Rand.

« Les fusils découverts par le colonel Collet ne portaient pas de baïonnettes. Y avait-il, sur un autre point de la tranchée, des fusils avec leurs baïonnettes, ou les baïonnettes actuelles ont-elles été ajoutées après coup ? Nous l'ignorons », reconnaissent les historiens. Mais « que la tranchée doive être appelée Tranchée des Fusils –premier nom que lui donnèrent les journaux- plutôt que Tranchée des Baïonnettes, voilà qui laisse intact le fond de la question » Le chanoine Polimann, alors lieutenant au 137e, n'a pas davantage éclairci le sujet, mais il accorde : « L'histoire était trop belle pour ne pas devenir légendaire… »

…L'Histoire est au rendez-vous au bout du chemin de la Vésinière qui court – un peu bancal- dans la campagne d'Avrillé (Vendée). M. Maximilien Joly, classe 1903, moustache à la Clemenceau, est revenu vivre au hameau natal le reste de son âge, avec un peu « de misère à se baisser ». Mobilisé au 93e RI de La Roche-sur-Yon, il a plusieurs raisons de se rappeler la « tranchée » : il garde de la sinistre aventure un éclat de grenade qu'il me fait tâter dans sa joue gauche. « On était à trente mètres des boches ; ils commencent à grimper mais ils n'en finissent pas.

Une section se présente à portée de grenade. À ma force je crie : « aux armes ! » pour ceux de mes hommes qui restaient ; j'étais sergent. Nos poilus se sont terrés dans les trous d'obus ; les munitions allaient manquer : « j'ai ajusté sept Allemands de suite qui ne sont pas sortis des trous d'obus » indique notre paisible octogénaire pendant que l'horloge sur la cheminée du logis grignote les secondes…

« on allait revenir sept de tout le bataillon ! » - et les baïonnettes ? « à un moment on a revu le sergent Victor Denis, un camarade de La Tranche-sur-Mer, que l'on avait retiré de la boue : dans la bataille il a crié : « Ôtez-vous de là, vous allez me faire tuer encore une fois ! »

Et voilà mon Denis parti parmi les trous d'obus et la mitraille. « il y avait plein de fusils et de baïonnettes, il les ramassait et les piquait à peu près en ligne, dans la bordure de terre. Mais que fais-tu là ? » À défaut d'éloquence l'expression spontanée en patois vendéen (sud-Vendée) a situé à jamais l'épisode héroïque : « te vois ; le croiront qu'y sont bérède ! » (Tu vois, ils croiront que nous sommes beaucoup)

Le « papa » Joly remontera en ligne avec un 93e reformé avec un bataillon divisionnaire, et, onze jours avant l'armistice de 1918, sera touché par les gaz : « tout le monde était aveuglé, plus d'officier : comme plus ancien sergent, j'ai pris le commandement de la compagnie… »

L'ancien maire de Grues (Vendée), M. Victor Moizon, un conscrit de 1903 lui aussi précise le décor : « nous avions devant nous le 44e Bavarois et à nos côtés notre 48e d'artillerie. La 4e compagnie du 93e se trouvait en première ligne. Il n'y avait pas de tranchées, mais une suite de trous d'obus qu'on essayait de relier les uns aux autres. On savait qu'un trou d'obus est un abri à peu près sûr : l'obus ne tombe jamais au même endroit ! Mais dans la boue, des paquets de terre sortaient de ces trous, et, devant ces blocs à peu près articulés, mais indéfinissables, on se demandait : où est l'ennemi ??? »

M. Moizon reprend souffle. Lorsqu'il avait appris en 16, son affectation au secteur de Verdun, où les gars du 93e commençaient à relever le 137e exténué, il avait connu un léger sentiment de plaisir : « Si l'on peut dire ! Je ne savais rien encore de ce qui se passait là ; mais dans les années 1904-05, j'avais accompli mon service actif au 19e chasseur à pied » À Verdun justement.

On est au matin du 12 juin (1916). Le paysage n'est plus reconnaissable. Le tir des Allemands s'allonge, et c'est l'attaque. Un départ de fifres : « les boches sortent et se débarrassent de leurs grenades. Moi aussi j'ai balancé mes F1 à cuiller » Les fusils pleins de boue ne pouvaient servir. Le sergent de Grues a vu son compatriote Victor Denis, déjà enterré à deux reprises, et l'a tiré de la glaise par la martingale de sa capote : « vite ils vont remettre ça ! »

« C'est alors que j'ai vu mon copain se traîner dans la boue, ramasser un fusil puis un autre, se traîner vingt trente mètres et refaire le même geste et enfin planter ces armes récupérées dans le semblant de parapet. » Il a pu en piquer un bon nombre : dans chaque trou d'obus, il y avait au moins un tué, deux parfois… « On s'attendait à être écrasés à notre tour ; on restait vingt sur un effectif de 167 ! » Quelqu'un a crié à Denis : « Tu vas nous faire repérer ! ». Il tombait d'en face un vrai tamisage d'obus ; mais Victor Denis continuait de planter ses armes –fusils avec ou sans baïonnettes- et M . Moizon répète, mot pour mot, la phrase qu'il n'oubliera jamais non plus : « le croiront qu'y son bérède ! »

Victor Denis est mort, longtemps après 1919, sans avoir su s'enorgueillir d'une apostrophe et d'un geste hors série.

Il avait pourtant la caution d'un autre Vendéen, le capitaine Jean de Lattre, qui allait passer chef de bataillon en ce printemps 1916. « Mais nous avons eu des mots ensemble ! » pouvait dire, en riant, notre gars de La Tranche, de son compatriote de Mouilleron-en-Pareds. Denis en oubliait la « tranchée »

Presse-Océan - décembre 1964 ***En marge de l'arrivée du glorieux drapeau du 137e RI à La Roche-sur-Yon***

Que s'est-il donc passé à la tranchée des baïonnettes ?

Quarante-huit ans après, on voit plus clair dans l'histoire … Ainsi que s'est-il donc passé à la tranchée des baïonnettes ? M. Étienne Roy, des Herbiers (Vendée), approche sans doute de la vérité quand il raconte : « 33 hommes sont restés dans la tranchée, 85 ont été blessés et plusieurs ont disparu. Beaucoup de ces 85 blessés ne purent emporter leurs armes ; ce qui semblerait indiquer qu'il y avait plus d'armes que de morts dans la tranchée des baïonnettes »

D'un autre côté, le capitaine Gustave Pairotteau, 75, rue du Maréchal-Joffre, à La Roche-sur-Yon, nous a déclaré : « Sous les bombardements, maints soldats furent enterrés dans les boyaux ; quand des camarades passaient et apercevaient une capote ou un corps, ils plantaient au-dessus une de ces nombreuses baïonnettes abandonnées pour permettre ensuite l'exhumation des disparus. »

C'est M. Léon Martin, ancien secrétaire de Georges Clemenceau, ancien préfet de la Libération, qui, à force de cueillir des témoignages, nous apporte sur cette page d'histoire les récits les plus nets.

Du Prieuré à Grues (Vendée), commune dont il fut maire, M. Victor Moizon écrivait à son ami le 25 décembre 1961 : « Comme il était entendu entre nous, je viens peut-être tardivement vous donner quelques renseignements au sujet de la fameuse Tranchées des Baïonnettes ; Il est peut-être exagéré de parler de « tranchée » ? Il n'existait en effet que des trous en première ligne.

Évidemment, les Poilus faisaient l'impossible pour relier les trous, mais la pluie des obus de toutes sortes avait vite fait de niveler le travail, tout en faisant de nouveaux trous.

On a beaucoup écrit et parlé depuis qu'un ouvrage mentionne le lieu : j'apporte donc ce que je pense être la vérité » « Le 2e bataillon du 137e et quelques éléments du 93e montaient à la cote du Poivre en juin 1916 : le 9 dans la nuit nous étions en première ligne en liaison sur notre gauche avec le 411. Un violent bombardement avec obus de tous calibres nous obligeait à rester tapis au fond des trous. Le lendemain, même pluie d'obus meurtrière.

« Je connaissais Verdun et ses environs pour y avoir fait trois années, au 19e bataillon de chasseurs à pied, le sous-officier d'instruction au peloton des élèves caporaux… Aussi, à la tombée de la nuit, quand il fallut aller au ravitaillement à un petit carrefour de la route de Bras, je demandai à conduire cette corvée. Bien qu'arrosé copieusement, le trajet s'effectua sans perte (juste un blessé). Comme nous revenions, les obus étaient tellement nombreux qu'il fallait sauter de trou en trou.

« Soudain le tir de l'artillerie allemande s'allongea. « Pas de doute : c'était le signal de l'assaut »

« Je dis alors aux hommes de rejoindre la première ligne. J'y retrouve l'aspirant Féon, un breton de Cancale ; le sergent Jolly, d'Avrillé ; Bassard, Métais, le caporal Guilguié. Maximin Jolly me fait remarquer à une trentaine de mètres, des formes qui sautaient, elles aussi, de trous en trous. Elles ressemblaient à de véritables paquets de terre » « La première vague n'avait pas de fusil, mais commençait à nous envoyer des grenades. « Le sergent Jolly, qui avait veillé à l'entretien de son 86, en toucha une demi-douzaine ; de mon côté je vidai une caisse de grenades à cuiller.

« L'attaque fut stoppée, mais le sergent Jolly, sa cigarette au bec, reçut un éclat d'obus au moment où, après avoir ajusté un Allemand qui s'était beaucoup approché, lâchait son coup. L'aspirant Féon, qui avait vidé son revolver sur les assaillants, n'avait plus de cartouche. « C'est à ce moment que le sergent Victor Denis, de La Tranche-sur-Mer, passant devant moi, l'accrocha par sa martingale de capote : « Ote-te donc d'ichi ; l'allant me tuer ine autre foué » (ôte-toi d'ici, ils vont me tuer une autre fois) »

« Sa figure était ensanglantée : il s'affala sur moi. « le m'avant cassé ma pipe » (ils m'ont cassé ma pipe). Il avait toujours entre les lèvres une sorte de pipe en terre. Revenu de ses émotions il me dit : tu entends leur musique : ils vont remettre ça ! » « Il se mit à ramasser les fusils de ceux qui étaient morts et les plaça de façon à ce que les baïonnettes parussent »

« Que fais-tu Denis » ?

« et bé alors le crérant qu'i sans bérède ! » (Ils croiront que nous sommes beaucoup). « En effet, il avait raison, nous restions 21 sur 167 montés en ligne, nous étions 21 de reste. Combien avait-il mis de fusils avec la baïonnette ? Je ne l'ai ai pas comptés, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est venu une volée de gros obus qui nous a recouvert de terre, de pierre, de boue et les fusils que Denis avait disposés ont dû, eux aussi, être enfouis…

« Nos pertes étaient si sérieuses que nous fûmes relevés le lendemain… »

Le témoignage de l'abbé Lucien Polimann[modifier]

" Le 137e d'infanterie (recrutement de Vendéens et de Bretons, dont la garnison est à Fontenay-le-Comte) occupait le 11 juin, le bord sud du ravin de la Dame*(*surnommé le Ravin de la Mort), entre la ferme de Thiaumont et le bois de Nawé. Un bombardement de Verdun particulièrement violent fait subir aux deux bataillons de ligne des pertes énormes. Installés dans des trous d'obus vaguement organisés, nous avions tous la même consigne très simple et très nette : " Résister sur place ". Plusieurs Allemands s'étaient déjà rendus, annonçant l'attaque prochaine.

Vers 5 heures du matin, tandis que le bombardement se poursuivait sans arrêt, j'appris que mon confrère et ami, le lieutenant Grenier, vicaire à Bernay, venait d'être enterré avec un de ses sous-lieutenants et une partie de ses agents de liaison. C'était le commencement de l'enlisement. C'est alors que je fus désigné par mon colonel pour prendre le commandement de la 3e compagnie qui possédait encore comme gradé un sous-lieutenant et un adjudant.

Avec la nuit qui allait bientôt tomber, le bombardement devint moins intense. Je mis aussitôt à profit ce moment d'accalmie relative pour réorganiser ma compagnie. L'ennemi voulant chercher des brèches ébauchées dans nos lignes par son bombardement, déclencha plusieurs petites attaques. Le bombardement atténué vers minuit, reprit vers 3 heures du matin avec une violence inouïe. Un prisonnier que je fis à ce moment me certifia que nous étions en présence de forces considérables, prêtes à l'attaque. Vers 5 heures du matin, l'artillerie ennemie, en des feux concentrés, joignit à sa mitraille la fumée et les gaz au point d'obscurcir la lumière du jour naissant. C'est à peine si nous voyons à dix pas, tellement la fumée était épaisse, mais tous les hommes étaient aux créneaux et j'avais près de moi trois mitrailleuses prêtes à fonctionner.

À cinq heures et demie, un de mes hommes cria : « V'là les Boches » ; je regarde sans rien voir; néanmoins, je commande aux mitrailleuses d'ouvrir le feu et à toute ma compagnie, je donne l'absolution; lentement, je fais mettre les baïonnettes au canon, préparer les grenades et recommande à chacun de mes hommes d'ouvrir l'œil. Mais impossible de percer ce rideau opaque de fumée et de brume et cependant, malgré la fumée, nos mitrailleuses font du bon travail. La première vague d'assaut est fauchée, et c'est à peine si quelques Bavarois peuvent approcher de nos tranchées, nos grenadiers s'en chargent.

Je croyais l'échec général de l'attaque ennemie, mais bientôt, la fumée étant dissipée, il me sembla voir, assez loin derrière moi, des lignes de tirailleurs qu'il était difficile d'identifier. La pensée horrible que nous pouvions être contournés me vint aussitôt à l'esprit et je fus confirmé dans cette opinion, car un de mes sergents blessé, parti pour se faire panser au poste de secours, venait de rencontrer près du poste du commandant un Boche qu'il avait abattu. Un obus enterra une de nos mitrailleuses, des vagues ennemies se dirigèrent vers nous.

L'artillerie française qui, longtemps, nous avait paru muette, commençait à se montrer active et les obus pleuvaient dru autour de nous. Ce tir, tout d'abord accueilli avec enthousiasme, car il faisait merveille, allait cependant nous causer de lourdes pertes, car un obus de 155, tombé à quelques mètres de moi, ensevelissait mon dernier lieutenant avec une dizaine d'hommes de sa section. *Pour la deuxième fois, la tranchée s'était refermée*.

À ce moment critique, personne ne perdit son sang-froid; la mitrailleuse déterrée, démontée et nettoyée, était en quelques minutes après, en état de fonctionner à nouveau; deux tireurs d'occasion s'en chargèrent. Tout ceci n'était que le début de l'attaque, pour nous du moins, car les survivants des huit compagnies placées à ma gauche venaient d'être faits prisonniers. Pendant ce dur combat, de nombreux officiers avaient trouvé la mort.

Vers 7 heures du matin, une deuxième attaque se déclencha afin de briser notre résistance désespérée car la 4e compagnie tenait toujours à ma droite et je restais en étroite liaison avec elle. Cette fois, la fumée était dissipée. La ligne grise des tirailleurs ennemis descendait du fort de Douaumont. C'était la même manœuvre que deux heures plus tôt; mes braves allaient manœuvrer tout aussi bien. Seuls quelques Allemands purent avec peine rejoindre leur tranchée de départ.

Environ trois heures plus tard, nouvelle attaque, celle-là plus acharnée que les deux précédentes. Avec un ordre admirable et le calme d'une troupe à la manœuvre, la troisième vague déferlait des mêmes crêtes que la deuxième. Insensibles, semblait-il, à la mort qui frappait au milieu d'eux, les Bavarois progressaient méthodiquement de trou d'obus en trou d'obus. Arrivés à une centaine de mètres de nous, ils se regroupèrent et usèrent de leurs fusils pour continuer leur progression. Ce tir, bien ajusté, me tua plusieurs hommes. L'ennemi put ainsi gagner une soixantaine de mètres et, arrivé à bonne distance, nous attaqua à la grenade. La lutte devint des plus dures, mais se termina à notre avantage, nos grenadiers debout étant en pleine possession de leurs forces pour lancer leurs grenades. La panique se mit alors dans les rangs ennemis. Ces deux dernières vagues venaient du nord, une quatrième surgit venant de l'ouest; mais à peine sortie de sa tranchée, qui se trouvait à environ quatre-vingts mètres, elle fut prise de flanc par une de nos mitrailleuses qui fit des prouesses à elle seule.

Nous étions vainqueurs, et cependant malgré notre succès, nous restions isolés, emprisonnés dans un cercle de fer qui, d'heure en heure, allait se resserrer. L'ennemi, d'autre part, avait pris nos premières positions et était déjà loin sur le chemin de Verdun. Nous le voyions s'organiser et s'installer par petits groupes; il était désormais impossible de nous ravitailler en munitions.

Or, nous n'avions plus que quelques grenades « seize, je crois » ramassées un peu partout; les cartouches des morts avaient déjà été rassemblées et les mitrailleuses disposaient à peine de deux ou trois cents coups, chacune.

Vers midi, survint une accalmie, j'en profitai pour faire nettoyer les armes maintes fois graissées dans la matinée; nous partageâmes ensuite les quelques vivres qui nous restaient. Boire, il n'en était plus question, car les rares bidons encore garnis avaient été vidés durant la matinée.

Sur trois sections, il me restait vingt-cinq hommes; mon adjudant, dernier chef de section survivant, venait d'être tué près de moi tandis qu'ensemble nous dirigions le feu sur la dernière attaque: une balle l'avait frappé en pleine tête et sa cervelle avait jailli sur moi. Pendant ce court répit, nos yeux et nos cœurs se tournaient vers les lignes françaises, car on nous avait dit de tenir coûte que coûte et attendre la contre-attaque. Nous tenions. La contre-attaque allait-elle venir ? J'essayais de faire des signaux avec le seul fanion de signalisation qui me restait et mon petit fanion du Sacré-Cœur que j'avais attaché à une baguette de lance-fusées. Ces signaux, renouvelés très souvent, durent être aperçus par un biplan qui survolait nos lignes et qui lança une fusée signifiant : « Compris ». Je fis également des signaux à l'aide d'une lanterne de signalisation.

De mon poste d'observation sommairement installé, j'interrogeais l'horizon, cherchant dans le lointain les sauveurs que nous attendions toujours. Vers deux heures, autre histoire : voilà que quelques individus, avec des appareils à liquides enflammés sur le dos, sortirent de leurs tranchées à environ 80 mètres de nous. Ils étaient vus, cela suffisait, un sergent et quelques grenadiers se chargèrent de régler leur compte et ce ne fut pas long.

« La situation, malgré tout, devenait de plus en plus critique. Les mitrailleuses allemandes balayaient facilement nos tranchées, car chacun de nos mouvements était aperçu de l'ennemi. Je recommandai à mes hommes les plus grandes précautions; j'eus cependant encore près de moi un mitrailleur frappé mortellement car le coin que j'occupais était particulièrement visé, les Allemands apercevant mes signaux optiques, mais je devais à tout prix m'efforcer d'établir la liaison avec l'arrière. »

Nous eûmes à subir, vers six heures, l'attaque d'une forte patrouille ennemie, mais elle fit demi-tour avant d'arriver jusqu'à nous et ce fut tout. La nuit tombée, je recommençai mes signaux lumineux dans plusieurs directions pour demander du secours. Mes hommes étaient fatigués, ils avaient le ventre creux. J'avais permis à quelques-uns de dormir, mais d'un œil seulement. D'autres, hélas! Achevaient de mourir; les moins grièvement blessés étaient blottis dans un coin de tranchée et poussaient parfois des gémissements à fendre l'âme. Nous envisageâmes la possibilité de regagner les lignes françaises, mais n'était-ce pas aller contre les ordres reçus qui nous demandaient de tenir sur place ? Nous n'eûmes d'ailleurs pas le loisir de discuter longuement ce projet que mes camarades jugeaient chimérique car l'ennemi, sans se lasser, multiplia à partir de ce moment des petites attaques.

Aucune ne réussit et, un par un, nous arrivâmes même à faire davantage, mais un trop grand nombre de prisonniers pouvait devenir dangereux pour nous ! À la pointe du jour, nous nous mîmes, mes hommes et moi, à faire le coup de feu sur des isolés, mais, bientôt, j'eus conscience que notre perte était imminente. Plus que huit cartouches, plus que cinq… plus qu'une… Et surtout plus de grenades, de ces grenades qui, jusque-là, avaient été notre sauvegarde. Je me rendais compte, d'autre part, que je touchais à la limite de la résistance de mes hommes, malgré leur héroïsme.

Avec mes camarades de la 4e compagnie, j'envisageai la gravité de la situation et, en commun, nous décidions de nous débarrasser tout d'abord des mitrailleuses, désormais inutiles en raison du manque de munitions; démontées aussitôt, les différentes parties furent dispersées dans des trous d'obus.

Après cette opération, qui me fut douloureuse plus que je ne saurais le dire, j'exhortais mes hommes à persévérer dans le courage et la patience, nos camarades pouvant encore tenter de nous sauver. Mais malgré tous, combien furent pénibles pour tous, ces heures d'attente. La faim, la soif qui se faisaient pressantes ne comptaient plus; les plaintes de nos blessés, la vue de tous nos camarades tombés (et ils étaient nombreux, j'en avais trois pour compagnons) ne faisaient qu'augmenter en nous le désir d'une résistance acharnée afin de chasser ce spectre hideux de sa captivité, spectre qui se dressait menaçant et qui allait se pencher sur nous, car nos armes muettes indiquaient suffisamment aux Allemands qu'ils allaient pouvoir se préparer des lauriers très faciles, en capturant des hommes sans munitions et privés de toute nourriture.

L'heure de l'humiliation et de la souffrance sonna dans la matinée du 13 juin 1916 pour les quelques survivants de la 3e et de la 4e compagnie du 137e Régiment d'Infanterie de ligne, heure néfaste que je voudrais, à jamais, chasser de mon souvenir, mais heure de gloire quand-même, car passant uns dernière fois devant ceux qui restaient l'arme à la main, glorieusement alignés dans la mort, je pouvais dire en regardant la France : « Mère, tout est perdu, fors l'honneur ! »

« Prisonniers, nous laissons dans la tranchée nos morts et nos armes; nos morts continuent à monter la garde : leurs armes appuyées contre le parapet jalonnaient la ligne. »

1919 <u>EPILOGUE</u>

Affectée en Belgique, au sein de la Vème Armée du Général Berthelot, l'unité participe aux travaux de remise en état de la région de Bastogne. Il revient sur Verdun et Toul pour l'encadrement de prisonniers russes (12/18 – 01/19).

Après des taches diverses et certainement fastidieuses aux frontières, le régiment se retrouve sur la vallée de la Meuse : Montherme, Givet, Fumay (04 à 05/19).

Les honneurs funèbres aux Morts seront rendus, à Chaumont-Saint-Quentin près de Sedan le 11 avril 1919.

Le 137ème RI participe avec son Drapeau au défilé de la victoire du 14 juillet 1919. Il quitte ses cantonnements de Gonesse le 21 août pour un retour triomphal à Fontenay le Comte le lendemain, accueilli avec enthousiasme par une population en liesse. Cette fête sera suivie quelques mois plus tard par la remise officielle d'un Fanion d'Honneur par la municipalité le 5 octobre 1919.

Quant au Drapeau du 137ème RI confié actuellement au CMFP-137°RI, il est décoré de la Légion d'Honneur, de la Croix de Guerre et de la Fourragère,et aux noms de Lutzen, Bautzen, et Hanau gagnés pendant la campagne de 1813, on peut depuis cette époque y lire les combats suivants : La Meuse 1914, Champagne 1915, Verdun 1916,

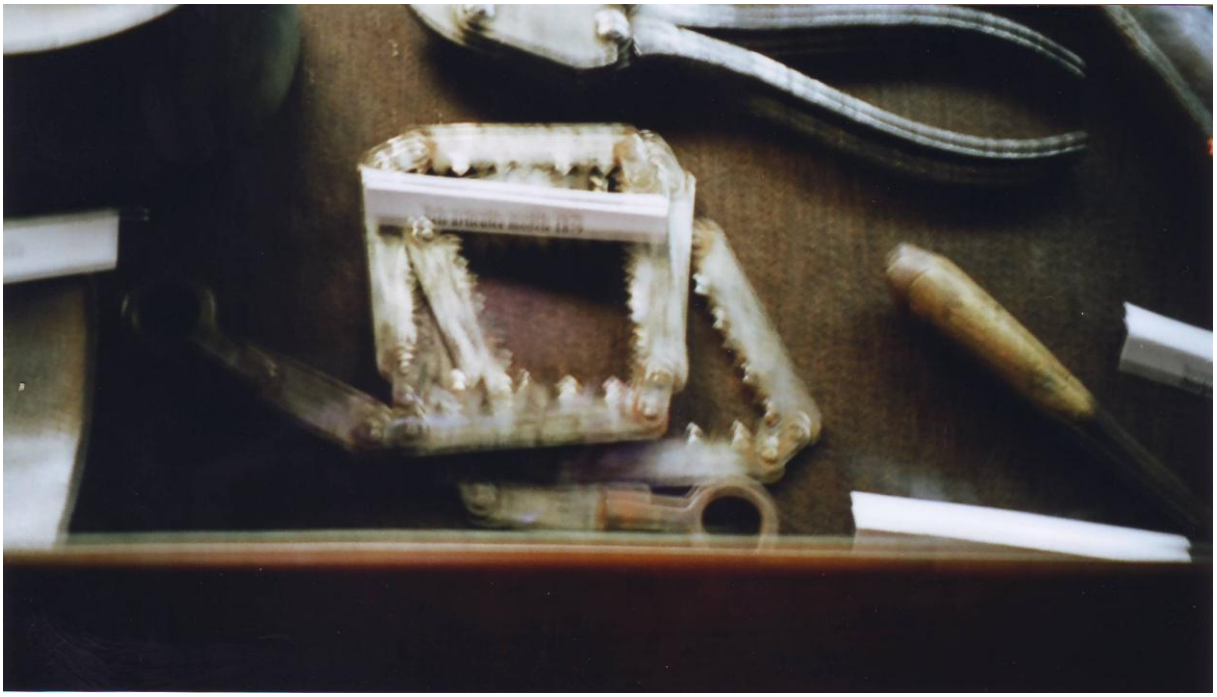
L'Aisne 1917 qui rappellent aux jeunes apprentis militaires le dure sacrifice de leurs anciens.

Le sourire de la Victoire, les Pleurs de la défaite

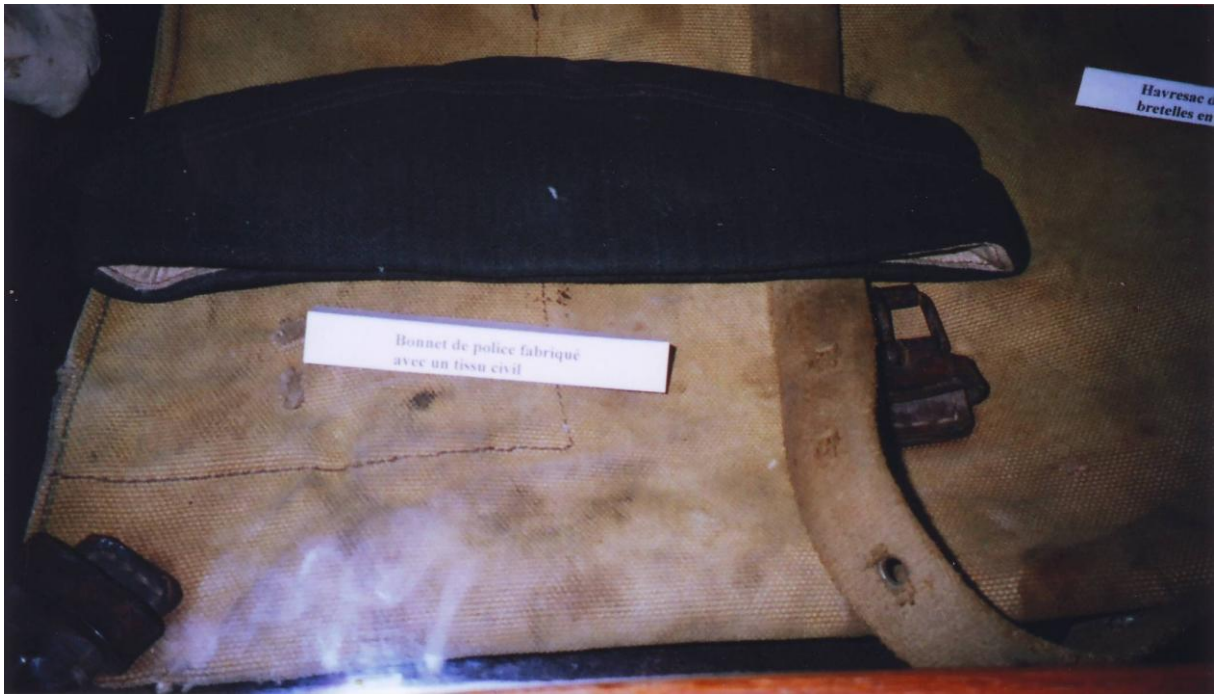
N'ayant pratiquement rien sur ce que mon Grand Père du 137ème R.I a subi pendant cette guerre à part ses blessures je ne peux raconter son histoire propre. Il en est de même pour la 2ème guerre, celle de 40 ou je n'aurais que des morceaux d'histoire, que je vais citer à la suite de la 14-18.

Différents appareils fabriqués par les Poilus pendant cette guerre (Cisailles, Scie circulaire articulée, Moulin à ????)

(Cisailles, Fanal)

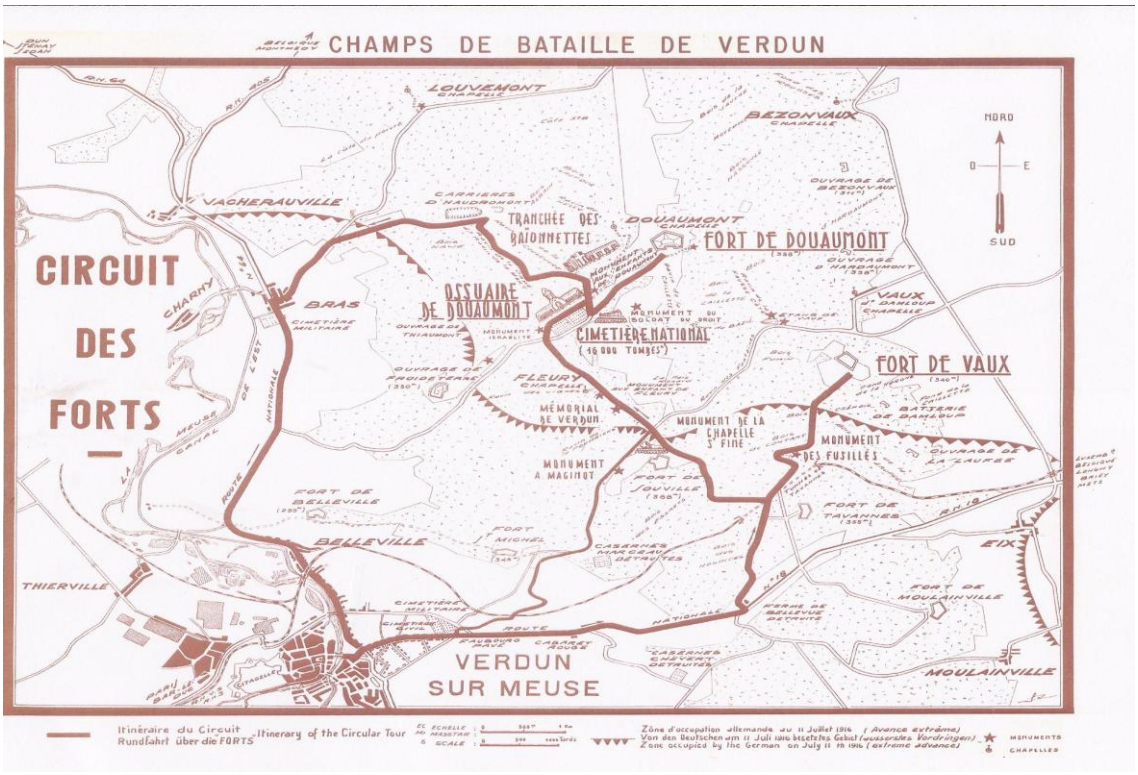


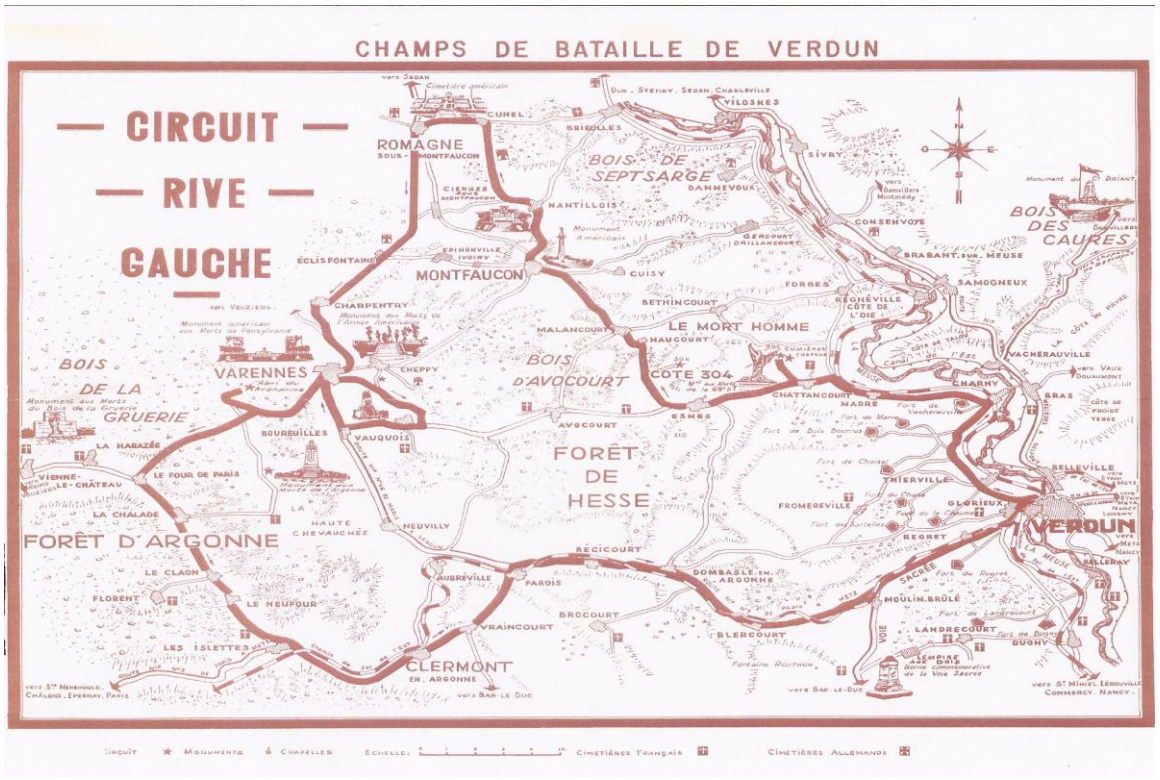
SCIE ARTICULEE



(Calot, havresac, bretelles)

(Havresac : sac à avoine porté derrière le dos et contenant l'équipement du soldat)


CHAMPS DE BATAILLE DE VERDUN
CIRCUIT DES FORTS
LOUVEMONT
BEZONVAUX
VACHERAUVILLE
TRANCHÉE DES BAÏONNETTES
DOUAUMONT
FORT DE DOUAUMONT
OSSUAIRE DE DOUAUMONT
CIMETIÈRE NATIONAL
(16 000 TOMBES)
BRAS
VAUX
FORT DE VAUX
FLEURY
MÉMORIAL DE VERDUN
MONUMENT DE LA CHAPELLE ST FIRMIN
MONUMENT DES FUSILLÉS
MONUMENT A MAGINOT
FORT DE BELLEVILLE
BELLEVILLE
THIERVILLE
FIX
MOULAINVILLE
VERDUN SUR MEUSE
NORD
SUD
Itinéraire du Circuit
Rundfahrt über die FORTS
Itinerary of the Circular Tour
Zône d'occupation allemande au 11 Juillet 1916 (Avance extrême)
Von den Deutschen am 11 Juli 1916 besetztes Gebiet (ausserstes Vordringen)
Zone occupied by the German on July 11 1916 (extreme advance)
MONUMENTS
CHAPELLES


CHAMPS DE BATAILLE DE VERDUN
— CIRCUIT —
— RIVE —
GAUCHE
ROMAGNE SOUS-MONTFAUCON
MONTFAUCON
BOIS DE SEPTSARGE
BOIS DES CAURES
BOIS DE LA GRUERIE
VARENNES
BOIS D'AVOCOURT
COTE 304
LE MORT HOMME
FORÊT DE HESSE
FORÊT D'ARGONNE
VERDUN
CLERMONT EN ARGONNE
Circuit
Monuments
Chapelles
Echelle:
Cimetières Français
Cimetières Allemands

Guerre de 14-18 au 108ème régiment d'Infanterie

Adrien BOUFFARD, frère de mon grand Père Henri

Croix de Guerre avec une citation

108ème Régiment d'Infanterie

En 1914 : casernement : Bergerac, 47e Brigade d'Infanterie; 24e Division d'Infanterie; 12e Corps d'Armée.

À la 24e DI d'août 1914 à nov. 1918
Constitution en 1914 : 3 bataillons

2 citations à l'ordre de l'armée, fourragère verte; voir les citations

1914

Ardennes : Herbeumont, Nevraumont, Rossart Belgique : Chassepierre, Carignan, Mouzon, bois du Chêne, La Maison-Rouge, Vouziers

La retraite , Pogny, Ablancourt, Châtelraould bataille de la Marne (5-13 sept.) : Courdemange, sud de Vitry Le François, mont Moret, Huiron, Blacy, Couvrot, Bussy-le-Repos, Auve, Valmy, Wargemoulin Champagne (oct.) : Aubérive puis ferme de Moscou.

1915

Champagne (janv.-mars) : Prosnes Artois (juil.-sept.) : Ecurie, Neuville-Saint-Vaast, les Tilleuls Artois (oct.-fév. 1916) : Neuville-Saint-Vaast

1916

Bataille de Verdun (avril-mai) : Marre, Les Quatre Cheminées Aisne (juil.-sept.) : Craonnelle région Parisienne (oct.-nov.) Somme : Barleux (fin 16-début 1917)

1917

Champagne : secteur de Beauséjour, puis nord de Saint-Hilaire-Le-Grand, offensive du 17 avril : est d'Aubérive Champagne (mai-juin) : Le Hamon front Italien : à partir de nov. : lac de Garde

1918

Italie : vallée de la Brenta, Malo (janv.) puis Altipiano (avril-mai), Maragnolle (mai-juin), Altipiano (juin-oct.), San-Sisto, ravin de Clama,
mont Sisemol Zocchi, Ferragh (oct.), Gallio, mont Longara (nov.)

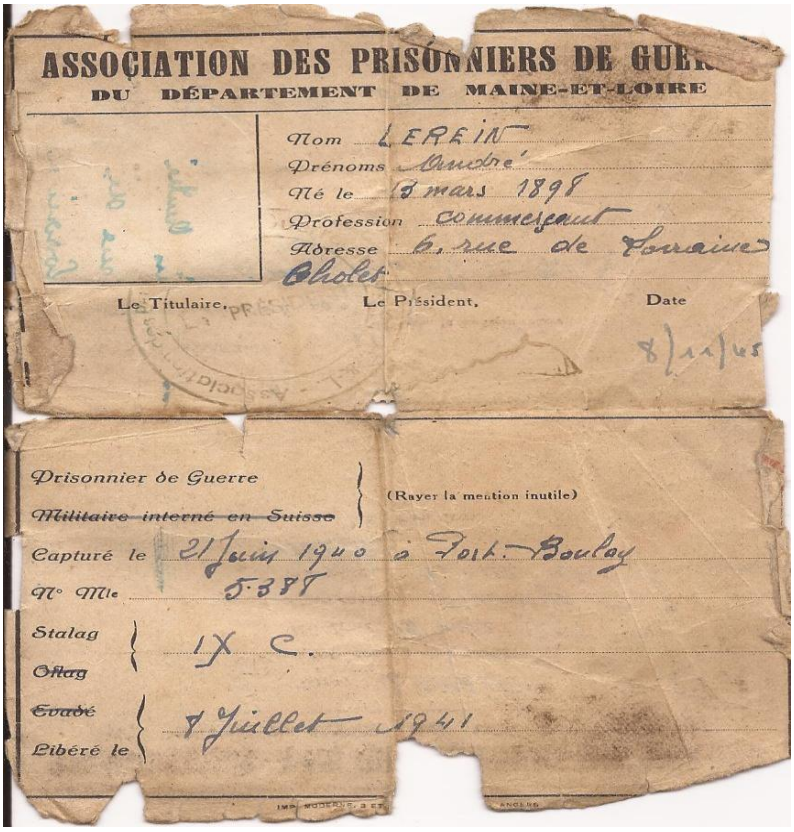
CHAPITRE IV

Fantassin André Lérein 137ème R.I Vendéen

Guerre de 39-45

Camp en Allemagne

ses deux frères Louis et Gérard, Camps de Pologne et Poméranie



ASSOCIATION DES PRISONNIERS DE GUERRE
DU DÉPARTEMENT DE MAINE-ET-LOIRE

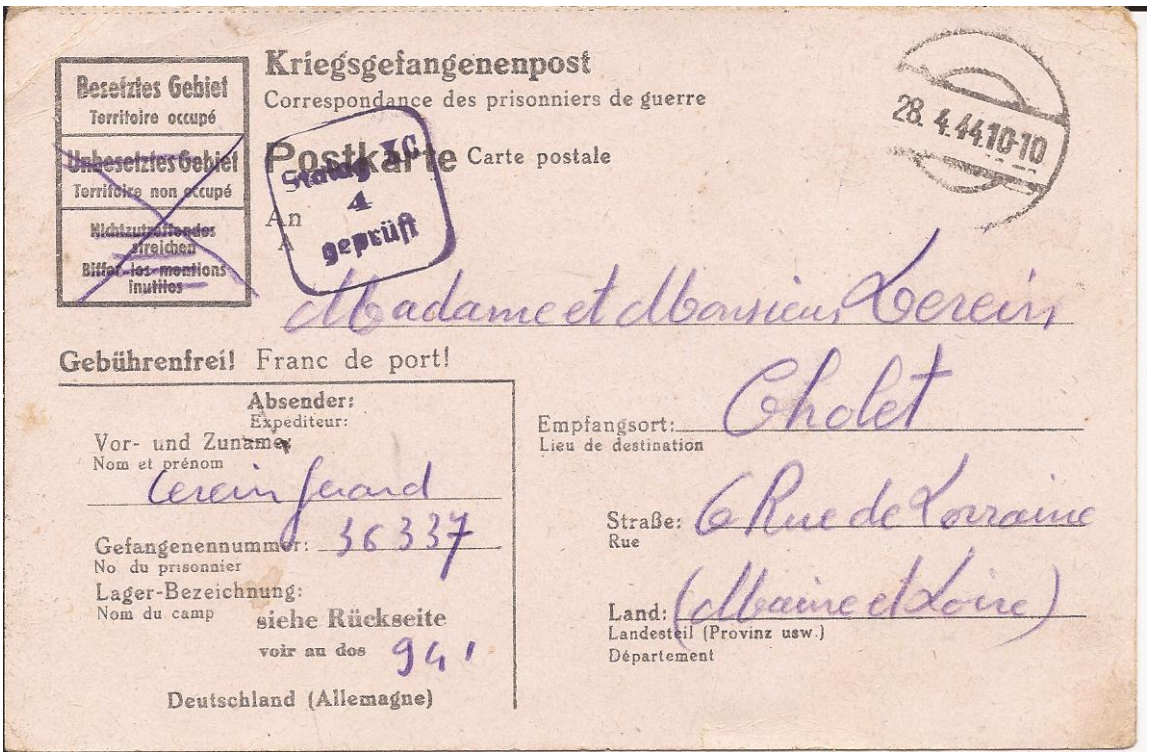
Nom LEREIN
Prénoms André
Né le 18 mars 1898
Profession commerçant
Adresse 6, rue de Lorraine
Cholet

Le Titulaire, Le Président, Date 8/11/45

Prisonnier de Guerre
~~Militaire interné en Suisse~~ (Rayer la mention inutile)
Capturé le 21 Juin 1940 à Fort-Boulay
N° Mle 5.388
Stalag IX C.
~~Oflag~~
~~Evadé~~
Libéré le 8 Juillet 1941

Marque « X » mon Grand Père Maternel, André Lérein,

départ de Fontenay le Comte du 137ème R.I Vendéen



Kriegsgefangenenlager M.-Stammlager X C
Camp des prisonniers

Datum: Le 23-4-44
Date

Chers Frère et Sœur. Voilà un petit moment que j'ai eu des nouvelles de vous. J'espère que vous êtes en bonne santé et que tout va bien ainsi André son mari ainsi que toute la famille. Moi je suis toujours en bonne santé et je travaille toujours au garage, le moral est bon et nous attendons toujours la classe qui je crois ne saurais tarder. Je vous quitte à bientôt de vos bonnes nouvelles Bon Baiser

Gérard

Kriegsgefangenenpost
Correspondance des prisonniers de guerre

Postkarte Carte postale

K. u. B. P. 7 Geprüft

An
A

Monsieur Lérein André
Cholet

Gebührenfrei! Franc de port!

Absender:
Expéditeur:

Vor- und Zuname:
Nom et prénom: Lérein Louis

Gefangenennummer: 6806 FZ
No. du prisonnier

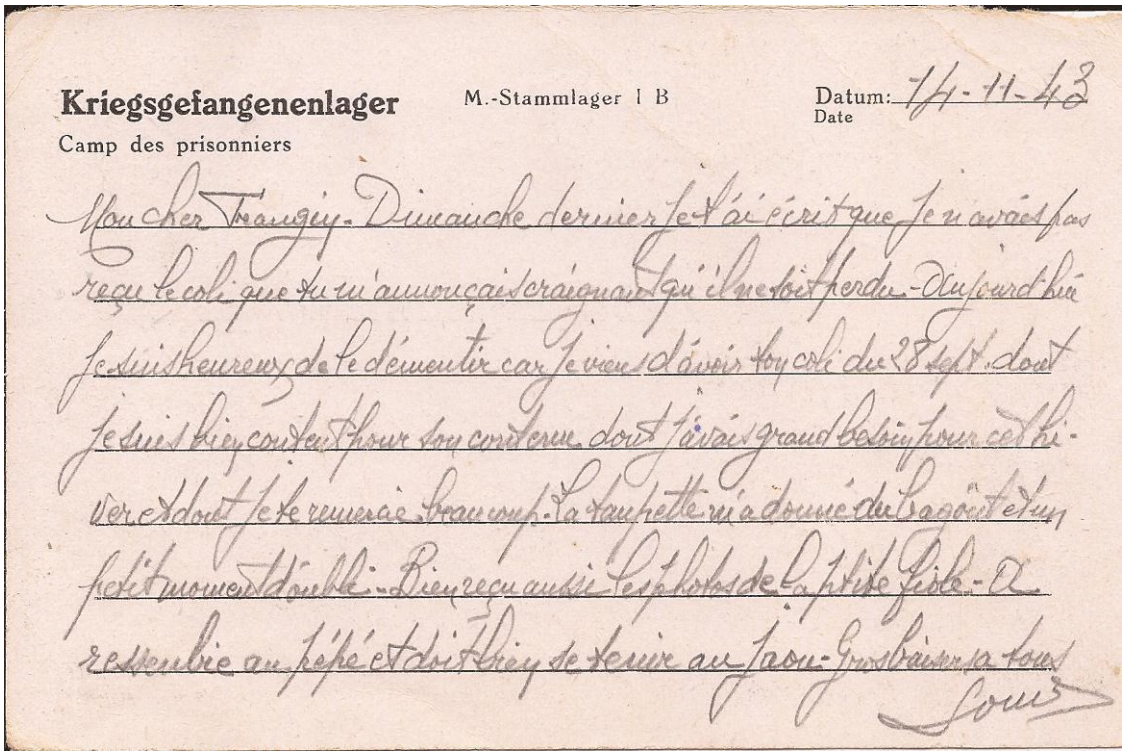
Lager-Bezeichnung:
Nom du camp **siehe Rückseite**
voir au dos

Deutschland (Allemagne)

Empfangsort: Cholet
Lieu de destination

Straße: de Lorraine - 6 -
Rue

Land: France
Landesteil (Provinz usw.)
Département Maine-et-Loire



Kriegsgefangenenlager M.-Stammlager I B Datum: 14-11-43
Camp des prisonniers Date

Mon cher François. Dimanche dernier je t'ai écrit que je n'avais pas reçu le colis que tu m'annonçais craignant qu'il ne soit perdu. Aujourd'hui je suis heureux de le démentir car je viens d'avoir ton colis du 28 sept. dont je suis bien content pour ton contenu dont j'avais grand besoin pour cet hiver et dont je te remercie beaucoup. La taupette m'a donné du bagout et un petit mouvement double. Bien reçu aussi les photos de la petite fiole. Elle ressemble au papé et doit bien se tenir au jardin. Gros baisers à tous

Louis

Pendant cette guerre, et ce jusqu'en 1947-1948, il y avait des tickets et cartes de ravitaillement comme suit :

- **Le pain 50grs par jour ;**
- **La viande 1 fois par semaine et suivant bien entendu à chaque fois du nombre de personne dans le foyer ;**
- **Le tabac 1 fois par mois (1 paquet) ;**
- **Le carburant**
- **Le textile (laine, tissus, layette, linge etc…) ;**
- **Les pneus ;**
- **Le détergent (lessive, savon).**

Les cartes étaient différentes selon les catégories de personnes et l'âge :

Carte « E » enfants ;

Carte « J » jeunes de 12 ans à 18 ans ;

Carte « T » travailleurs.

Il fallait remettre ses tickets au commerçant car lui, il fallait qui les envoie au centre de comptes points pour qu'il puisse effectuer ses achats dans les usines.

Lettre de Louis Lérein, frère de mon grand père André, Brigadier au 71ème R.A.P – B.H.R section Principal 175.

Chers frères et filleule,
Je vous présente pour 1940 mes meilleurs vœux de bonne santé d'abord, de bonnes affaires et surtout la fin de cette maudite guerre pour tous afin de reprendre notre bonne vie familiale.

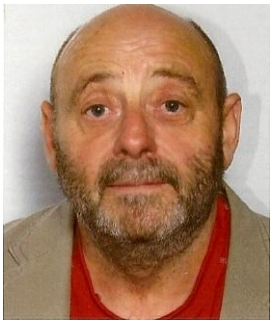
Je suis allé en perm à Noël juste pour donner un coup de main à Agnès (Lérein, nom de jeune fille) pour les fêtes, mais nous manquons de marchandises et elle augmente malgré tout la rareté. Enfin je suis reparti le 1er de l'an et me voici à nouveau retrempé dans la vie militaire. Nous sommes depuis 3 semaines dans les Ardennes et il n'y fait pas chaud et avons de la neige depuis 15 jours. J'espère que tes affaires continuent d'aller bien. J'attends le renvoi à l'arrière de la 2ème réserve comme il est prévu – mais çà peut demander encore du temps. Espérons donc être bientôt réunis pour arroser la classe sans toutefois être trop optimiste car l'issue de cette guerre peut nous réserver toujours des surprises. Embrasse Dédée (ma mère) pour moi votre frère qui pense à vous. Signé : Louis Lérein. Il a été fait prisonnier et envoyé dans les camps de Pologne-Poméranie, comme Gérard et mon grand père André.

Conclusion

Ce qui est paradoxal dans cette guerre de 14-18 c'est que mes deux grands pères étaient aux mêmes endroits dans des missions différentes. Ils ne connaissaient pas du tout mes parents n'étant même pas nés.

Le 5ème régiment du génie des chemins de fer militaire, dont dépendait mon grand père Henri Bouffard, a été d'un très grand secours et d'un grand appui et c'est sans doute mon grand père paternel qui a sauvé mon grand père maternel en le rapatriant sur l'arrière lorsqu'il a été gravement blessé, même laissé pour mort sur le champ de bataille à la tranchée des baïonnettes. Sans compter son frère Adrien qui lui aussi était de la partie.

Une autre chose c'est que mes deux grands pères, un de Nalliers et l'autre dont les parents sont nés à Foussais-Payré n'habitaient pas à des kilomètres l'un de l'autre que quelques 15 kilomètres au plus.



4ème de couverture.

De cette guerre 14-18 peut de monde parle des chemins de fer militaire Français de leur histoire, du chemin de fer en général, sur les théâtres d'opérations. Vous pourrez constater à la lecture de cette ouvrage que la guerre de 14-18 aurait eu sans doute une autre fin plus désastreux si cet appui, ce courage au labeur, et cet acharnement au travail du 5ème régiment du génie des chemins de fer militaire n'avait pas été au plus proche des combats. Beaucoup d'hommes, de soldats au front ont eu sans doute leur vie sauvée par cette incroyable machine qu'était le chemin de fer militaire ou civil.
Vous pourrez aussi lire et découvrir l'Algérie et Maroc à cette époque glorieuse de l'armée d'Afrique.
Vous serez peut-être étonné de voir que les Tunisiens ont eux aussi envahi l'Algérie, comme les Romains, Les Turcs et les Français en derniers. Cet ouvrage de vérité est à lire car c'est un témoignage verdict des personnes ayant participés à ces conflits 14-18 et 39-45 et surtout des Chemins de Fer sur qui sans eux la guerre aurait pris une autre tournure.

Bonne lecture.